

Laure Lévêque

Université de Toulon

 <https://orcid.org/0000-0002-8019-6183>

laure.leveque@univ-tln.fr



L'Horloge des siècles (1902) d'Albert Robida *No future ou la vie à rebours*

The Clock of the Centuries (1902), by Albert Robida “No future” or a Counter-clock Life

Abstract: French writer Albert Robida, renowned for his futuristic works of fiction written in a bitter-sweet tone, somehow broke away from his usual inspiration in *The Clock of the Centuries* (published in 1902), as electric life short-circuited. This atypical novel opens up, in the early stages of the twentieth century Robida now refuses to anticipate and explore, with a cataclysm that all but extinguishes every form of life on earth and gives a symbolic warning that there is *something wrong in the civilized world*. Survival is organized, but Robida then subverts the “post-apocalyptic” narrative to introduce an unprecedented variation: the survivors realize that, after the catastrophe, an “out-of-joint” universe, in which the hands of time are now ticking in reverse, has now taken over. Comic relief is provided by the heroes getting younger and historical figures being brought back to life, but conceals the violence of the continuity solution staged by Robida in this counter-clockwise anticipation novel, as the restoration of order is achieved under the aegis of a mutilated Janus. This gave the momentum for an anti-progressive eschatology, which turned out to have a great future in literature.

Keywords: Robida (Albert), post-apocalyptic (genre), regressive anticipation, anti-progressivism, catastrophism

La trame événementielle qui sert de fond à *L'Horloge des siècles* (1902) de Robida ne diffère pas fondamentalement de celle de *Germinal*, ainsi présenté par Zola :

Le roman est le soulèvement des salariés, le coup d'épaule donné à la société, qui craque un instant : en un mot la lutte du capital et du travail. [...] Je le veux prédisant l'avenir, posant la question la plus importante du XX^e siècle¹.

¹ Documents préparatoires de *Germinal*, BnF, NAF 10307, f° 402.

Fors que si, chez Robida, le roman naît du « soulèvement des salariés », il n'« est » pas ce soulèvement, possible sujet mais en aucun cas objet du roman. Faisant fructifier les ferments révolutionnaires contenus dans son titre, *Germinal* s'achève sur les prémices d'un monde nouveau – « Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les révoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre »² – quand *L'Horloge des siècles* marque l'heure fatale d'un monde près de faire la culbute :

Devant tous ces essais d'application des théories collectivistes, chacun se rencogne et s'aplatit dans l'attente de l'heure violente qui va sonner [...]. Il est trop tard aujourd'hui pour la résistance, l'orage va crever, attention à la secousse !³ (11)

Des grèves d'Anzin au Creusot en passant par l'attentat de Vaillant à la Chambre (1893) où l'on s'écharpe dans le roman à coups de revolver, Robida mobilise ces 15-20 ans dont il sent que, de 1884 à 1901, ils sont en train d'ébranler le monde. Prenant acte de la montée en puissance des revendications de classes paupérisées, le roman enregistre la violence des conflits sociaux et témoigne de la position et des hésitations d'un homme de bonne volonté sensible aux injustices faites aux humbles mais inquiet des conséquences du réveil social. Mais si l'analyse sociale que conduit le début du roman conclut au déni de droit, la prémisse ne débouchera pas sur la conséquence attendue et les aiguilles de l'horloge narrative ne tourneront pas dans le sens de lendemains qui chantent.

206

Si Zola cultive l'espoir et annonce l'aurore qui point, Robida voit venir le crépuscule et cède à l'angoisse des fins dernières, qui retourne la légitimité du combat des opprimés en facteur de décadence, dont l'idéologie est rarement progressiste. Ainsi, « Depuis que la vieille Europe affamée et ruinée, menacée de tous côtés, gênée par tous les meneurs socialistes dans sa lutte industrielle désespérée contre l'Asie et l'Amérique, se casse les bras elle-même » (10), on attend « la suprême culbute que la veulerie universelle, depuis le commencement de cette crise de désorganisation [a] rendue inévitable » (11).

Forcé de composer avec des contradictions qu'il gère en confiant au dialogisme propre au romanesque l'expression de positions qui vont d'une authentique pensée sociale à la réaction la plus crispée, Robida peut donc ne pas s'éprouver totalement étranger au projet zolien, ainsi défini :

Ce que j'ai voulu, c'est crier aux heureux de ce monde, à ceux qui sont les maîtres : « Prenez garde, regardez sous terre, voyez ces misérables qui travaillent et qui souffrent. Il est peut-être temps encore d'éviter les catastrophes finales. Mais hâtez-vous d'être justes, autrement, voilà le péril : la terre s'ouvrira et les nations s'engloutiront dans un des plus effroyables bouleversements de l'Histoire »⁴.

² É. Zola, *Germinal*.

³ A. Robida, *L'Horloge des siècles*, Paris, Félix Juven, 1902, p. 8. Les références seront désormais données entre parenthèses directement dans le corps du texte.

⁴ É. Zola, lettre du 11 décembre 1885 à D. Dautresme, in *Correspondance*, t. V, Montréal / Paris, Presses de l'Université de Montréal & CNRS Éditions, 1978, p. 347.

Et il n'est pas interdit de voir dans les phénomènes inquiétants qui affectent la Terre chez Robida où sévissent des tremblements de terre à répétition qui couvrent de ruines Japon, Inde ou Amérique du Sud avant de toucher des zones de moindre sismicité quand l'Oural s'effondre, un lien avec la prophétie zolienne et dans cette manifestation, « véritable perturbation cosmique » (11), la traduction de la colère de la Terre mère contre ses enfants. La Terre tremble d'indignation et se couvre de signes qui sont autant d'avertissements pour ces capitalistes socialement malthusiens qui accaparent les richesses et vouent à la géhenne du travail salarié les damnés de la Terre pour qui « au grand banquet de la nature, il n'y a point de couvert mis »⁵. Comble du dérèglement, Robida met en scène cette exploitation au sein même de la famille de son personnage principal, Robert Laforcade, fringant capitaine d'industrie qui emploie dans ses usines un parent pauvre, son cousin Étienne, « brave homme, honnête et courageux ouvrier, bon compagnon menuisier autrefois » mais « brisé par une vie de travail » et « devenu homme de peine en l'une des usines du riche Robert Laforcade, avec quatre francs de salaire par jour » (18).

Providentiellement, Étienne offre à un Robida pris dans d'inextricables embarras idéologiques une voie de sortie qui ménage les injonctions contradictoires qui pèsent sur lui. La biographie du personnage nous apprend en effet que, « jeune ouvrier », Étienne s'est « frotté aux anciens de 48 » (19), dont le « chaud printemps » a infusé en lui « une foule de belles idées qui flottaient dans l'air en ce temps » (19). Robida trouve dans cet ouvrier qui a le bon goût de s'élever contre ses pairs, à qui il ne se fait pas faute de rappeler « qu'au-dessus des droits, il y [a] des devoirs » (21), de quoi conserver nette sa bonne conscience sociale. Manifestement, pour le personnage comme pour le narrateur, l'horloge s'est arrêtée en 1848, horizon glorieux, fanal insurpassable pour Étienne, rallié au légalisme de Lamartine, poète-président qui se flattait de « suspend[re] le malentendu terrible qui existe depuis quelques années entre les différentes classes de citoyens »⁶, mais miroir aux alouettes pour l'immense masse de ceux que la fermeture des Ateliers nationaux a privés de moyen de subsistance. L'habileté de Robida consiste alors à montrer qu'entre ce représentant de l'aristocratie ouvrière des compagnons qu'est Étienne et le prolétariat qui peuple aujourd'hui la « fourmilière urbaine » (20), il n'y a aucune commune mesure et à sanctifier l'ouvrier pour mieux se distancier de la classe ouvrière.

Reconduisant la démonstration tout récemment établie par Jules Verne dans *En Magellanie* en 1897-98 où les frères Merritt, collectivistes

⁵ T. Malthus, *Essai sur le principe de population*, Paris, Guillaumin et cie, 1852, p. VIII.

⁶ *Ceuvres complètes de Lamartine, Mémoires politiques*, II, t. 38, Paris, Chez l'Auteur, 1863, p. 207.

libertaires, surfant sur la nécessité où les a mis un naufrage de refonder un ordre social, manquent transformer en « frelonière »⁷ la paisible île Hoste où ils ont atterri, Robida disqualifie la classe ouvrière en réduisant sa soif de justice sociale à celle qui se peut étancher « à la *Prune socialiste*, à la *Verte Espérance*, débit de liqueurs et cercle d'études sociales, au *Grand Soir*, à la *Jeunesse collectiviste*, à l'*Avenir*, au *Grand Bar de la Guerre des classes*, et dans toutes les réunions où lentement se cherche, se discute et s'élabore le vrai Progrès » (22).

De Verne, Robida retrouve aussi le pessimisme qui innervait son tout premier roman, ce *Paris au XX^e siècle* où le tendre Michel figurait dans un Paris de 1960 qui, totalement dominé par les divinités du rationalisme et du capital, « n'est plus qu'un marché, une immense foire »⁸ (78), l'un des derniers spécimens d'humanistes. Employé comme Étienne dans la maison de banque d'un oncle aussi dépourvu de cœur que riche de millions avant d'en être chassé, Michel vit une descente aux enfers qui attend tous ceux qui comme lui appartiennent à la classe pensante et se révèlent incapables de passer sous les fourches caudines de l'ordre libéral. Or c'est un peu un Michel vieilli que l'on retrouve en Eudoxe Palluel, Académicien en rupture de ban depuis trois ans que l'Académie a été supprimée et que la littérature ne fait plus partie des « préoccupations » d'un temps qui est au « bestialisme dominant » et qui a eu raison de « toutes les délicatesses, dans la mêlée grossière et brutale qu'était devenue la vie » (24). Eudoxe qui, de même que Michel avait été contraint de prêter sa plume au *Grand Entrepôt Dramatique*, entreprise monopolistique tournée vers l'*entertainment*, est forcé, malgré ses 68 ans, de plier son talent à une besogne alimentaire de stérile copie.

208

À Rebours

Dans sa mansarde où l'homme chenu qu'est Eudoxe renoue avec la condition des étudiants balzaciens désargentés inaugurant un premier *à rebours*, quand ses travaux lui ont procuré sa subsistance et qu'il peut laisser son esprit vaquer en liberté, le savant écrit des mémoires, entre livre d'histoire et considérations sur une époque orageuse qui font toute leur place à la thématique de la décadence. Rêvant au « monde futur qui

⁷ J. Verne, *En Magellanie*, Bibliothèque électronique du Québec, « À tous les vents », vol. 1342, p. 165.

⁸ J. Verne, *Paris au XX^e siècle*, Paris, Le Livre de Poche, 1996, p. 78.

bouillonne dans le creuset de l'avenir » (26), Palluel ne trouve pas dans la *translatio imperii* engagée de raison d'espérer dans le monde de demain, dont les destinées seraient relancées en un nouveau cycle. Dans un roman qui récusé l'aurore sociale, synonyme de lendemains qui déchantent, comme le progrès indéfini d'un rationalisme qui est un anti-humanisme, l'horizon semble bien bouché. Dès lors, les temporalités se télescopent : les voies de l'avenir interdites, le présent en panne quand « Tout semble fini aujourd'hui » (26) pour le vieux continent, restent les « souvenirs de trente siècles » dépositaires de leçons dont il importe de préserver l'« œuvre », sous peine d'« aiguille[r] l'univers dans une direction inconnue ! » (26)

Attelé à conjurer le désastre des temps par l'écriture d'un traité qu'il désespère avoir le temps de finir, le prologue du roman se met à l'unisson d'Eudoxe mettant la dernière main à son introduction, ouvrant sur l'écriture du désastre. Rompant avec la continuité narrative, le chapitre V qui suit présente en effet à l'état brut, sans médiation narrative, un ensemble de documents – dépêches et extraits de journaux lacunaires – qui introduisent à la catastrophe survenue d'une manière extrêmement moderne que, jusque dans la présentation graphique des pages (29-31), l'on pourrait croire signée du Claude Simon de l'*Acacia* (1989) avec le recours à la technique du *split text*, manière habile d'inscrire la faille au cœur de son propre texte.

Violent, l'hiatus narratif fait de la disruption la clé de compréhension de ce roman dont on saisit d'emblée que, jouant là encore d'effets que l'on aurait tort de croire venus avec le Nouveau roman, derrière l'énonciation empêchée, dans le bouleversement des enchaînements temporels, c'est le référent qui est en cause. Combinés avec des ressorts romanesques aussi usés que ceux des « manuscrits trouvés dans... » – ici « dans les poches d'un vêtement à demi brûlé » (29) –, ces procédés portent la dramatisation à son comble.

On comprend qu'un cataclysme inédit est survenu, qui a ravagé la Terre, frappant les symboles les plus voyants du mode de développement frénétique soutenu par la « vie électrique » quand, « au milieu de ce ruissellement d'électricité », « [l]ignes télégraphiques ou téléphoniques, tout est détruit ou hors d'usage » (30), annulant trois décennies de développement exponentiel des applications d'une Fée électricité à qui Paris construit un Palais pour l'Exposition Universelle de 1900 qui « l'impos[e] comme symbole suprême du Progrès et de la Modernité »⁹. Les manifestations sont conformes au cadre dystopique de ce qu'il est convenu d'appeler la fiction post-apocalyptique, genre déjà plus constitué qu'on ne le croit généralement, et *L'Horloge des siècles* y va d'un raz de marée géant qui frappe

⁹ Voir T. Paquot, « Paris 1900. Le Palais de l'électricité », *Les Cahiers de médiologie*, n° 10, 2002/2, p. 202.

de plein fouet l'ouest de l'Europe (32) et la Baltique, où « [t]ous les ports sont détruits » (33), des tremblements de terre sévissant parallèlement aux « ouragans » en Grèce, en Sicile, en Italie, donnant à croire que « la fin du Monde » est venue (34).

Elle attendra, pourtant, et le monde en sera quitte pour une « Grande Épouvante » de cinq mois (39) qui ramène l'homme aux temps de ses « ancêtres préhistoriques » (40). Si l'espèce humaine n'a pas disparu, « [t]oute vie sociale est à peu près interrompue » (30) et les populations ramenées à la précarité de l'habitat et à des préoccupations d'immédiate survie :

Ainsi l'homme des cités, l'homme ultra civilisé mena la vie du préhistorique des cavernes, avec l'unique souci d'échapper aux colères des éléments déchaînés et de trouver, à travers tous les dangers, la maigre nourriture du jour (40).

« L'homme vient d'être châtié dans son orgueil et de s'apercevoir qu'il n'était qu'un misérable insecte et même moins, dans l'ordre de la nature, incompréhensible à jamais » (50). Moins socialement avancés que les insectes sociaux donnés en exemple depuis l'Antiquité pour leur sens du collectif et leur organisation « politique » où – dans la ruche, la termitière ou la fourmilière –, la fonction que chacun occupe au sein du groupe renforce et soude la communauté, ces nouveaux Néandertaliens se sont atomisés en petits groupements humains, agrégats de créatures à longue barbe aux vêtements en lambeaux tout juste retenus par des ficelles, comme le nouveau Robert Laforcade, qui peine à s'adapter à une existence qui consiste en un retour à l'état de nature. Recentré sur l'essentiel, l'homme « a repris sa marche dans le sillon tracé par les ancêtres » (49). Nouveau Robinson, Laforcade note les jours sur un calepin pour en garder le compte, ce qui s'impose d'autant plus que les bouleversements intervenus semblent avoir détraqué les saisons, amenant le printemps en hiver (47). De fait, les signes se multiplient de graves perturbations cosmiques : les étoiles ont valsé dans le ciel et la plus importante d'entre elles, le soleil, « se lève maintenant » « à l'Ouest » (50), laissant évidemment les Terriens désorientés.

Pourtant, « [l]a vie a repris sur les ruines du monde » (48). La reconstruction va son train : les journaux reparaissent, bien que réduits à l'essentiel ; les communications se rétablissent à l'échelle continentale ; des « citoyens de bonne volonté » « ont pris le gouvernement en main » (49), diligentant « des régiments de travailleurs » pour remettre en état les voies ferrées et les lignes télégraphiques (49-50). Mais est-il bien sage de négliger cet avis placardé, « comme dans les temps de crise politique » (49), par quelque main perspicace : « Ne nous y trompons pas, c'est une époque qui commence, les temps anciens sont révolus, voici que se lève le soleil des temps nouveaux » (49) ?

Back to the future ?

Est-il bien sage, alors, sans nouvelles de l'Amérique, de s'apprêter à y dépêcher un « nouveau Christophe Colomb » sur un bateau à peu près épargné par les avaries (50) ? L'image a le mérite d'attirer l'attention sur les bases qui doivent présider à la création d'un nouveau monde, d'un monde nouveau pour lequel il ne s'agit pas de répéter les mêmes erreurs. D'autant que ce n'est pas n'importe quel épisode que l'Europe se prépare ici à rejouer, mais bien l'événement inaugural de la première mondialisation, « l'échange colombien »¹⁰ constituant pour Charles C. Mann « le plus grand bouleversement dans l'histoire de la vie terrestre depuis l'extinction des dinosaures »¹¹, Christophe Colomb créant plutôt que découvrant un nouveau monde. Un monde ouvert, interconnecté, concurrentiel et brutal ; un monde où ce n'est plus l'homme¹² mais l'or qui est la mesure de toute chose ; un monde dont les lois découlent de l'économie et non plus de la philosophie ; un monde de l'échange mais de l'échange inégal ; un monde où les hommes circulent enchaînés et les virus en liberté ; un monde fragilisé par son interdépendance et qu'il n'y a peut-être pas lieu de ressusciter inconsidérément. Et, de fait, se réclamant de ce que « [l]es éclairs apocalyptiques de la grande Épouvante nous ont montré l'abîme... » (51), un concert de voix s'élève pour porter condamnation du « monde d'avant » :

Hé quoi ! sur les ruines du monde écroulé, quand partout essayent de se reconstituer sociétés et nations, voici que les débris de nos anciennes assemblées, les meneurs des politiques néfastes, fauteurs et profiteurs de nos cruelles divisions d'autrefois, essaient de surnager dans le grand naufrage et de ressaisir le pouvoir pour remettre les choses où elles en étaient avant le cataclysme, dans lequel beaucoup ont voulu voir le châtement mérité des folies sociales de notre civilisation déroutée. Halte-là ! (51)

Ce qui ressuscite en revanche ici dans cette pensée de la catastrophe¹³, c'est une eschatologie. Une eschatologie que les « folies sociales de notre civilisation déroutée » interdisent de chercher du côté des doctrines du progrès social et qu'il faut au contraire rapporter à des positions réactionnaires face à la question sociale où le cataclysme, métaphore bibliquement

¹⁰ L'expression est d'A. W. Crosby, *The Columbian Exchange*, Westport CT, Greenwood Publishing Group, 1972.

¹¹ Interview avec C. C. Mann, « Comment Christophe Colomb a inventé la mondialisation », *Le Nouvel Observateur*, 20 février 2013.

¹² Selon la formule de Protagoras.

¹³ Cf. M. Fessel, « La raison de l'apocalypse », *Penser la catastrophe, Critique*, n° 783-784, 2012, p. 666-676.

garantie, même s'il est ravageur, se comprend moins comme un fléau que comme une purification, un remède qui, pour tenir de la purge, n'en est pas moins, finalement, bénéfique. À condition de repartir du bon pied.

Le grand bond en arrière

Dès lors, tout change de signe, et la leçon symbolique prend le pas sur la lecture littérale. Ainsi, la ruine qui menaçait Robert Laforcade avant le désastre est maintenant accomplie, mais elle a fait de lui un homme nouveau. Dépouillant le vieil homme, « [ce]lui qui naguère avait remué des millions, [...] ne possédait pas un sou » (53). Il n'a pas perdu, en revanche, « son œil exercé d'industriel », et c'est en manieur d'hommes qu'« il s'émerveillait de voir les masses d'hommes au travail sans trouble, la bonne volonté bien apparente de tous, l'ordre parfait dans les efforts collectifs » (55) : « Est-ce que le cataclysme nous aurait rendu l'homme de la nature, la bonne pâte humaine débarrassée de tous les mauvais ferments [...] ? » (55), se félicite-t-il.

212 Miracle de la récente tragédie, elle a accouché d'« une sorte de fraternité confuse, née de l'universelle ruine et des périls partagés » (55), que Robert juge de bien meilleur aloi que les fraternités ouvrières bâties sur l'envie, la « colère » et la « haine » (55). C'est apparemment à l'aune de cet effort commun des hommes de bonne volonté qu'il faut interpréter le retour à un cycle régulier des saisons (60) et que, plus généralement, on note « comme une sorte de renouveau » (62) purgateur.

Mais ce rétablissement ne se comprend que dans la perspective d'un « gé-né-ral retour-en-arrière » (67) : « l'horloge des siècles remarche, mais elle marche à l'envers, le monde, en un mot, va à rebrousse-temps ! » (68), « le monde » « marche en arrière ! » (81). Les saisons sont inversées et qui était à l'automne de sa vie revivra son printemps. Pour son plus grand bonheur, la coquette Mme Laforcade redevient une femme de trente ans, les hommes, plus graves, en étant quittes pour cacher leurs cheveux de jais sous une perruque de neige, gage de respectabilité. Et si les organismes rajeunissent, les morts, logiquement, ressuscitent : Robert a ainsi la joie de voir revenir d'outre-tombe son père puis son grand-père, et l'Angleterre de voir reparaître Gladstone et la reine Victoria (94). Par la bouche du docteur Montarcy, la science se prononce : « Aujourd'hui, [...] c'est le *Passé* que nous avons devant nous. Le *Passé* qui se déroule et s'offre à nous pour être revécu, l'immense *Passé*, le *Passé* presque infini aussi que nous allons revivre !!! » (82). Devant ce diagnostic sans appel que le salut est dans le mouvement rétrograde,

Montarcy exulte : « Nous l'évitons, cet avenir » qui tient « au faux Progrès », « nous retournons en arrière, en arrière, en arrière ! » (85)

Dans l'inversion généralisée qu'il conduit, Robida se devait de confier la paternité de ces mots à un savant, manière de faire pièce au crédo scientifique diffusé à l'envi dans les milieux scientifiques, aussi est-ce dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne que l'illustre Montarcy expose la nouvelle vulgate, rupture épistémologique majeure qui porte condamnation des doctrines progressistes. Moins triomphaliste ou moins antiprogressiste que le docte professeur, l'opinion publique opte à tout le moins pour une morale quiétiste, qui professe : « nous devons accepter les décrets de l'horloger suprême et tâcher de nous en accommoder ! » (86) comme la vie végétale a su le faire au prix d'adaptations qui confirment les thèses de Darwin (88). Profondément, la théorie de l'évolution peut d'ailleurs servir de prisme à la compréhension de *L'Horloge des siècles* qui en mobilise les éléments constitutifs pour penser dialectiquement la sortie de crise entre devenir et extinction, évolution et involution, progrès et révolution. En ce sens, la « Grande Épouvante » que connaît le roman est indicielle de toutes les catastrophes, naturelles ou sociales, qui ont frappé la Terre, compromettant à la fois la survie biologique de ses habitants comme ont pu le faire les grandes extinctions et la stabilité de la chaîne des temps mise à mal par les révolutions, révolution dont la double valence de *bouleversement majeur* et de *mouvement de retour* est bien évidemment exploitée dans la mesure où, comme on le verra, l'horizon idéologique du roman est tout entier arrimé au référent que constitue la Révolution.

C'est patent comme « l'Ère nouvelle » (86) inaugure un nouveau comput du temps (93) qui remet les pendules à l'heure et recommence l'histoire à compter du « grand changement » arrêté comme l'An I des temps nouveaux. Les économistes, versés eux aussi dans le darwinisme, s'il est social, ne sont pas les derniers à applaudir et, dans sa livraison du « 1^{er} octobre, an I^{er} », leur *Journal* se félicite bruyamment du cours pris par les événements : « Il était temps ! » (95, 96, 97) Cédant à un « malentendu conceptuel »¹⁴ bien ancré, multipliant les références à Malthus et à Darwin dont les pensées sont confondues au bénéfice d'une doctrine antisociale, *Le Journal des économistes* se réjouit qu'un coup d'arrêt ait été mis à l'accroissement de la population mondiale qui, dans un monde qui ne compte plus de continents à conquérir, aurait fatalement débouché sur un impitoyable « *struggle for life* » (96) et, retrouvant des accents malthusiens, dresse pour ses lecteurs un tableau au noir de l'état du monde qui ne tient plus de la prospective mais d'un temps alors inconnu, l'irréel du futur :

¹⁴ D. Becquemont, « Une régression épistémologique : le "darwinisme social" », *Espaces Temps*, 84-86, 2004, p. 94.

les hommes, trop nombreux au banquet, ne trouvant plus rien devant eux, la terre n'allait plus être qu'un vaste radeau en proie aux détresses et aux famines (96).

Les modèles suivis commandent des projections alarmistes : « Il était temps ! Notre vieille Europe, de 80 millions d'habitants en 1800, avait passé à 350 millions, serrés et tassés dans notre petit coin. L'accroissement continuant dans les mêmes proportions, elle devait compter à la fin du XX^e siècle le chiffre fabuleux de 1.500 millions d'habitants, destinés fatalement à se ruer les uns sur les autres, à s'entre-dévorer pour la conquête du pain quotidien » (96) qui (re)devient l'unique préoccupation dans un monde guetté par la faim.

Le parti de la réaction

En cohérence avec le malthusianisme de ces économistes tenants de l'économie politique en réaction contre les excès de l'école libérale du *laissez-faire laissez-passer* fautiveuse de guerre sociale, à mesure que l'on remonte le temps, les aïeux reviennent d'*ad patres* porteurs des valeurs de la tradition qui portent condamnation, comme le font le père et le grand-père de Robert, des inventions d'une modernité affolée : automobiles, électricité, téléphone, gramophone. Au-delà de considérations cocasses sur la famille, ce retour des générations passées met en scène une réflexion sur l'histoire puisque, si père et grand-père sont d'accord pour condamner les excès de la modernité, chacun revendique pour son temps une sage modération, le père se faisant fort d'accuser son père à lui, un homme de la Restauration, d'être fermé à l'innovation quand lui-même serait sur la ligne d'un Progrès « raisonnable », contenu dans de saines limites (108). Loin de disparaître, le fossé des générations s'est transporté dans le passé et la lignée retrouvée des Laforcade rejoue plaisamment à travers ses querelles l'histoire tourmentée du XIX^e siècle. La jeune garde, en effet, ne jure que par « M. Thiers », la génération précédente par « M. Guizot » et sa devancière par « M. de Villèle » (121).

La logique régressive du roman voudrait que l'on donne raison à l'aïeul, et ce d'autant plus que le régime qui a ses faveurs, la Restauration, se voulait une resucée de l'Ancien Régime, un retour au *statu quo ante* et se trouvait donc montrer la voie de la rétrogradation contre les champions du parti du mouvement qui, dès les débuts de la Monarchie de Juillet, entendraient précipiter les destins de la France et la jeter dans le grand bain de l'industrialisme. Au reste, de l'ultracisme de Villèle au

conservatisme de Thiers en passant par la modération juste-milieu de Guizot, chef de file du parti de la résistance sous Louis-Philippe, c'est plus qu'un air de famille qui réunit ces trois figures phares marquées au coin de la réaction, quelque précaution oratoire que puissent prendre les uns et les autres pour se mettre à l'abri d'imputations de mener des politiques de régression. Ainsi de ce magistral exercice de sophistique auquel se livre Guizot devant ses collègues de la Chambre où l'éloquence parlementaire se double d'un cours poussé de sémantique.

On a parlé de progrès ; on a accusé notre politique d'être une politique rétrograde [...]. Je ne pense pas, messieurs, et aucun homme de sens ne peut penser que le progrès d'une société consiste à avancer aveuglément et toujours dans le même sens, dans la même voie, sans se demander si c'est la voie qui mène la société à son but, si c'est le véritable progrès qu'elle aurait à faire¹⁵.

Et, après avoir désolidarisé la notion de progrès des implications de son étymologie, usant de la modalité énonciative et de son autorité pour forger de toutes pièces un « progrès » prédiqué comme « véritable »¹⁶, il lui assigne une autre direction, délibérément rétrograde :

Le progrès, pour la société, messieurs, c'est d'avancer vers ce dont elle a besoin ; ce dont elle a besoin, c'est de ce qui lui manque. Ainsi, quand la société est tombée dans la licence, le progrès, c'est de retourner vers l'ordre. (*Très bien ! très bien !*) Quand la société a abusé de certaines idées, le progrès, c'est de revenir de l'abus qu'on en a fait [...]. Si la société aujourd'hui avait besoin, comme on le lui répète, d'une extension indéfinie, je dirai seulement d'une extension nouvelle des libertés politiques, si c'était là son vœu, son sentiment, son besoin réel, il y aurait progrès à marcher dans cette voie. Mais ce n'est pas là le besoin actuel de notre France. Elle a besoin, messieurs, [...] de retrouver les principes d'ordre et de conservation qu'elle a longtemps perdus et vers lesquels elle cherche à retourner. Voilà le progrès véritable auquel elle aspire et pour lequel il faut l'aider¹⁷.

215

Une fois le cap fixé, restait à désigner l'ennemi si subtilement enveloppé et, poursuivant la leçon de sémiotique, à interdire absolument toute confusion entre marche rétrograde et révolution :

Soyez-en bien sûrs, messieurs, il n'y a pas de progrès pour la Chambre, pas de progrès pour la France à se passionner pour les idées et les pratiques de 1791 ; ce qui fut progrès alors serait aujourd'hui une marche rétrograde. [...] Le véritable progrès pour

¹⁵ *Histoire parlementaire de France. Recueil complet des discours prononcés dans les Chambres de 1819 à 1848 par M. Guizot*, t. II, Paris, Michel Lévy frères, 1863, p. 449. Séance du 24 mars 1836.

¹⁶ Sur les procédés rhétoriques mobilisés, cf. D. Legallois, « Incidence énonciative des adjectifs *vrai* et *véritable* en antéposition nominale », *Langue française*, 136, 2002, p. 46-59.

¹⁷ *Histoire parlementaire de France...*, p. 449.

nous, c'est de donner à la société ce dont elle a besoin aujourd'hui, c'est de la faire marcher dans la voie dans laquelle elle est en arrière, et non de la pousser encore une fois indéfiniment en aveugle, par routine, par préjugé, dans des voies où notre société s'est peut-être déjà trop avancée, et qui la mèneraient à sa ruine, non à sa grandeur¹⁸.

C.Q.F.D. Dès lors Guizot tient toute prête une péroration où, culbutant le sens commun après avoir vidé les mots de leur sens, il pose au « maître des horloges »¹⁹, réclamant pour son parti les avant-postes dans la conduite des affaires publiques :

Je repousse donc, je repousse absolument cette accusation de rétrograde intentée contre notre politique. C'est là un anachronisme, une vieille routine ; c'est vous, messieurs nos adversaires, qui vous traînez dans une ornière ; c'est vous qui répétez ce qu'on disait dans d'autres temps, sans vous apercevoir que tout est changé autour de vous, que la société est changée, que ses besoins sont changés. C'est nous qui avons l'intelligence des temps nouveaux. (*Très bien ! oui ! oui !*) Oui, messieurs, c'est nous. [...] Je vous accuse de n'avoir pas compris ce qui s'est passé en France depuis quarante ans, je vous accuse d'être en arrière²⁰.

216

Une accusation dont s'accommodent très bien quant à eux les « Laforcade senior, intermédiaire et junior » (121), comme les désigne plaisamment Palluel, qui les surpasse au reste tous les trois en en appelant à Sully. Véritable mythe politique²¹ indissociable de celui du *bon roi Henri*, Sully qui posait que « labourage et pâturage sont les deux mamelles de la France » répond idéalement au programme du roman en identifiant la « grandeur » de la France à un Âge d'or ruraliste qui tourne résolument le dos aux trépidations de l'industrialisme.

Mais là où Palluel se montre bien de son temps, c'est lorsqu'il se lance dans la carrière journalistique. Analyste avisé, l'Académicien sait à point nommé saisir les exigences de la situation et y répondre en offrant au public une grille de lecture accordée aux temps nouveaux en fondant une feuille opportunément intitulée « *En arrière – Journal du vrai progrès, organe du Comité rétrograde politique, littéraire, industriel et commercial* » (111, 115), aussi réussit-il magistralement sa métamorphose d'intellectuel crève-la-faim qu'il était avant la catastrophe en semillant patron de presse étincelant et rajeuni. Sa maquette montre qu'il est passé maître dans l'art de flatter un lectorat complexe mais, qu'en suprême ironiste, proclamant : « PERFECTIONNONS LE PASSÉ », il n'a pas oublié de compter avec la perfectibilité dans sa conception du progrès rétrograde (116) : « le vrai

¹⁸ *Ibid.*, p. 449-450.

¹⁹ Avant même que l'usage ne s'en répande en politique.

²⁰ *Histoire parlementaire de France...*, p. 450.

²¹ Cf. C. Amalvi, « "Labourage et pâturages sont les mamelles de la France" : le mythe scolaire de Sully, de la Troisième à la Cinquième République », *Tréma*, 12-13, 1997, p. 143-154.

Progrès est en arrière ! » (116), « Nous qui disions : Défiance devant l'avenir trop sombre, nous crions aujourd'hui : Confiance devant le passé en marche ! » (117)

No future

Tout se passe comme si l'habile Palluel avait déjà lu les travaux de François Hartog sur les régimes d'historicité²² et reconnu que 1789 renversait le sablier, sécularisant le Temps qui s'écoule désormais selon une perspective que l'historien dit « futuriste », c'est-à-dire vectorisée par la catégorie du futur et gouvernée par l'idée de progrès. Refusant cette nouvelle eschatologie dont tant Hegel que Michelet attendent la réalisation, fruit des Lumières et de la Raison, à un horizon relativement proche, Robida en retourne délibérément la logique et privilégie l'entropie dans ce monde où « demain [...] est hier » (119) qu'il choisit de désorienter comme pour mieux s'affilier à ces « moments de crise du temps, [...] quand viennent justement de perdre de leur évidence les articulations du passé, du présent et du futur »²³. Incapable de souscrire à un futurisme qu'il juge béat et frauduleux, Robida renonce ici à la posture qui était jusqu'à présent la sienne dans ses romans d'anticipation où il acceptait de se tenir sur cette « brèche entre passé et futur »²⁴ que devait plus tard identifier Hannah Arendt dans *Between Past and Future* et, ce faisant, met en évidence « les limites et les seuils, les moments d'inflexion ou de retournement, les discordances »²⁵ attachés au moment historique envisagé avec ce tout jeune XX^e siècle pensé dans la continuité directe avec le « XIX^e », « formidable bouillonnement de la France-Volcan en éruption, suivi des terribles effondrements que vous savez, puis rebouillonnements et affaissement final par veulerie dans le bafouillage politique, intéressé ou non, l'indiscipline sociale et l'anarchie... » (118)

Le journal de Palluel s'affiche sur une claire ligne réactionnaire que vient souligner son rapprochement, quant au fond sinon sur la forme, avec *La Quotidienne* (162) plus encore qu'avec *Le Conservateur*, quand bien même il convient de faire la part de l'article, consubstantielle à la représentation du journaliste depuis *Illusions perdues*, comme il ressort de cette tirade un

²² F. Hartog, *Régime d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003.

²³ *Ibid.*, p. 27.

²⁴ C'est ainsi que s'intitule son importante préface à *La Crise de la culture* dont le titre original est *Between Past and Future* (1961).

²⁵ F. Hartog, *op. cit.*, p. 29.

peu forte, même pour Palluel : « ce sont les tribus de l'Âge de pierre qui se sont trouvées dans les conditions les meilleures, avec leur idéal natif et simpliste pour l'établissement d'une société aussi parfaite que possible en sa simplicité, et pour l'accession du plus grand nombre possible de citoyens à tous les avantages qui constituent à peu près l'essence du bonheur moyen » (119).

Égratignant au passage l'idéologie révolutionnaire dont la rhétorique est ici détournée dans ces galéjades bien dignes des journalistes balzacien, Palluel n'aurait sans doute à craindre du retour aux temps préhistoriques qu'une probable désaffection pour son journal, qui le priverait d'abonnés et, partant, de ressources. Mais, en attendant que le cours des âges ait rétrogradé jusque-là, l'économie s'est considérablement assainie. En moulinant à l'envers, les aiguilles du Temps ont fait justice de la sophistication toujours croissante du monde des affaires aussi la vie est-elle considérablement plus douce dans ce monde où les loups-cerviers à la Nucingen sont contraints de revenir à l'enfance de l'art capitalistique. La Bourse, que Zola avait peinte au comble de l'effervescence dans *L'Argent* (1891), nage désormais en plein marasme maintenant que l'économie ne repose plus sur des objectifs de croissance continue, ce qui suppose une complète reconversion du tissu économique : après le « flux de richesses, le reflux » (155) frappe tous ceux qui tenaient au secteur bancaire ou industriel (155). Mais si les chevaliers d'industrie sont touchés, les petits actionnaires, eux, sont dédommagés de leurs investissements dans des sociétés par actions qui avaient capté leurs économies et l'on assiste à des scènes étranges où les grandes maisons financières de la place de Paris procèdent à des diminutions de capital.

Corrigeant les équilibres et redressant les torts, la machine à remonter le temps va son train, avec son lot de situations cocasses ou dramatiques parmi lesquelles la bigamie et au prix de quelques ratés qui voient un ménestrel du XIII^e siècle revenir prématurément et, ne retrouvant pas son seigneur, se désoler de ce qu'il soit parti sans lui à la croisade – ses compétences ne seront pas perdues pour la société, qui lui crée une chaire d'ancien français au Collège de France – ou un détachement de la bataille des Pyramides faire un bruyant retour anticipé. Mais la rétrogradation des temps n'a pas, comme en économie, que des conséquences positives : sur le terrain politique, le glissement progressif vers le XVIII^e siècle est l'occasion de dire son fait au XIX^e, par la voix du sieur Le Coq de la Bénardière, ci-devant historien, qui, un peu en avance sur l'heure programmée de son retour, se fait fort d'accuser les enfants du siècle :

voilà ce que vous avez fait de la maison que nous, les ancêtres, nous avions fondée, bâtie, embellie et rendue aussi agréable que possible à habiter ! que nous vous avons

transmise sans nous douter que vous, malheureux et coupables enfants, vous alliez tout renverser, tout changer, tout démolir, en faisant l'injure à vos pères de les traiter d'ineptes barbares enfouis dans les ténèbres et la crasse ! Avec l'absurde pensée que l'humanité datait seulement de vous-mêmes (253).

Bis in idem ?

Comme la page impériale vient de se tourner pour la seconde fois, se profile le retour à la Révolution, « grand bouleversement des nations secouées par un accès d'épilepsie politique à travers l'Europe » (265), aussi la tension monte-t-elle d'un cran dans des esprits prévenus à l'approche de cette date fatidique. Bien en vain, au reste : « le jour venu de la révolution à l'envers, on constat[a] à l'étonnement et au soulagement de tous, une facilité très étonnante dans l'événement, une sorte de simple glissement » (245). Alors que le XIX^e siècle n'a cessé de bruire et de frémir des répliques d'un événement révolutionnaire jamais vraiment refermé et de le poursuivre par toutes les voies possibles, l'annulation de la Révolution est ici bien loin de donner lieu à une nouvelle révolution, donnant raison à un Palluel qui se fait fort de parvenir à perfectionner le passé.

Conjurant le péril de la récidive, « [i]l se trouvait tout à coup 99 pour 100 de Français fort satisfaits, tous gais et contents, pour le plus grand nombre ne se souvenant plus qu'ils avaient imposé, acclamé ou accepté la chose opposée » (245). *Exit*, donc, la Révolution. *Exit* aussi sa force ruptrice, effacée par une transition sans heurt vers l'Ancien Régime revenu aussi magistralement que, dans l'autre sens, Louis XVIII avait prétendu l'annuler en datant la Charte de la « dix-neuvième année de [s]on règne » comme s'il avait succédé à son frère sans la moindre solution de continuité. Le Coq de la Bénardière lui donne d'ailleurs sans surprise quitus d'être dans le sens de l'histoire, qui tonne contre le contresens que représente la Révolution. Ce « grand fait chaotique et génésiaque que nos pères ont vu et qui a donné un nouveau point de départ au monde »²⁶, La Bénardière le regarde comme « un cauchemar » (257) de songe-creux doublé d'une absurdité et conclut, refaisant hardiment l'histoire :

Vous auriez pu faire l'économie de toutes vos révolutions, car tout ce qui était réellement modification nécessaire, progrès réclamé par l'expérience et la raison, nous l'avions en 88, ou nous allions l'avoir tranquillement, par la force des choses... La seule

²⁶ V. Hugo, *William Shakespeare*, in *Œuvres complètes, Critique*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1985, p. 433.

transformation du système fiscal installait par voie de conséquences les libertés utiles, et tout le ménage de la France se trouvait amélioré ! (257)

Campant sur la ligne de l'année « 88 » (255, 257, 258, 261), ultime rempart contre « 1789 » dont Victor Hugo disait : « Depuis un siècle bientôt, ce nombre est la préoccupation du genre humain. Tout le phénomène moderne y est contenu »²⁷, La Bénardière mène avec vaillance son combat d'arrière-garde. Là où Victor Hugo proclamait : *Anankè*, Robida s'efforce d'oblitérer l'événement et d'en récuser la nécessité, renvoyant son accomplissement à la violence gratuite dans la plus pure tradition contre-révolutionnaire qui innerve son discours : « vous ne vous êtes pas contentés de traiter de ganaches tous vos aïeux ; vous vous êtes efforcés de faire table rase de leur œuvre, de les effacer pour ainsi dire » (254), « vous avez tout détruit » (255), accuse-t-il, en pointant du doigt le vandalisme révolutionnaire dans sa plaidoirie incendiaire pour une société d'ordre où chacun est à son rang (258).

Si penser le fait révolutionnaire, vrai « tournant climatérique de l'humanité »²⁸, s'avère éminemment clivant, l'entreprise aboutit au moins à une forme de conciliation : rassembler un cercle intergénérationnel de « penseurs » (262) qui entendent réfléchir en commun l'événement, son interprétation et ses leçons. Signe irréfragable de que la Révolution constitue bien le lieu géométrique de la philosophie de l'histoire qu'actualise le roman, c'est précisément à l'époque révolutionnaire que se rencontrent, à parité, ceux qui ont parcouru le XIX^e à l'envers et ceux qui reviennent tambour battant du XVIII^e, deux groupes dont chacun est fort d'une théorie de l'histoire, qu'il s'agisse des « jeunes, c'est-à-dire armés par l'expérience d'une longue vie déroulée, ou [des] vieux, c'est-à-dire nouvellement revenus avec la compréhension de l'époque à venir » (262). Mais ce n'est pas le Rousseau du *Contrat social* qu'a rendu le XVIII^e siècle, et moins encore le Marat de *L'Ami du peuple* ou le Hébert du *Père Duchesne*, mais bien le sieur Le Coq de la Bénardière, que son discours assigne d'autorité parmi ceux que Chateaubriand appelle des « demeurants d'un autre âge »²⁹ et Balzac des « antiques ». Quant au parcours des hommes chenus d'hier, il est des plus opportunistes, s'il faut en croire celui d'un « jeune financier millionnaire, fils d'agioteurs des temps troublés, enrichis par de bonnes spéculations lors des désastres publics, ou dans les fournitures aux armées » qui « en d'autres temps, lorsque le socialisme avait paru avoir des chances d'enlever le pouvoir avec tous ses avantages, s'était

²⁷ V. Hugo, *Paris Guide par les principaux écrivains et artistes de la France*, première partie : *La Science – L'Art*, Paris-Bruxelles, Leipzig, Livourne, Lacroix, Verboeckhoven et cie, 1867, p. XVIII.

²⁸ V. Hugo, *William Shakespeare...*, p. 432.

²⁹ F.-R. de Chateaubriand, *Œuvres complètes*, vol. XI : *Mélanges historiques suivis des mélanges politiques*, Penaud Frères, 1849, p. 425-426.

constitué le bailleur de fonds du parti, pour tâcher d'en prendre la direction » (248) ou celui de l'historien Bouquigny, auteur en son temps d'un programme réclamant l'« abolition de la propriété » (248) et le « collectivisme social » (249). Toutes « gentillesques que la société n'a esquivées qu'en raison du changement total de la marche des temps » (249), rappelle Palluel à ces ralliés au grand bond en arrière dont la trajectoire peut s'entendre à l'envers mais certainement pas à contre-courant aussi la convergence, à l'horizon révolutionnaire, de ces deux partis, (re)venus du futur et du passé, n'a-t-elle guère chance de restaurer Janus dans sa fondamentale bivalence.

Il fallait évidemment s'attendre à voir ses deux visages n'en plus faire qu'un maintenant qu'« un beau soir l'avenir s'appelle le passé » aussi n'est-on pas surpris de l'initiative de Palluel de constituer un « *Grand Conseil de Préservation des Erreurs du Passé* » (262), vrai comité de salut public « universel » (262) d'où sont statutairement bannis les « hommes politiques » (263) et leur agenda personnel et opportuniste. Leur sont préférés des experts de la société civile chargés d'« améliorer[er] les temps » et de « mettre des lanternes devant les fondrières » (264) pour aider au gouvernement de l'État assisté dans ses choix par le panel de « bonnes situations » (264) et bonnes pratiques que lui présentent ces nouveaux syndics.

Semblant donner raison à M. Laforcade père, l'admirateur de Guizot, c'est une ligne juste-milieu que suit cet auguste organe en modérant les ardeurs du ci-devant La Bénardière qui, adepte d'une justice préventivement expéditive, confond le Conseil de Préservation avec une commission de révision et voudrait physiquement éliminer les « nuisibles » (265) – Robespierre, Danton, Barère, Carrier, Fouquier-Tinville, Hébert, Marat, Collot d'Herbois, Bonaparte... – avant qu'ils puissent récidiver. Faisant œuvre de pédagogie, Palluel explique au bouillant historien que « nous ne pouvons supprimer ce qui nous déplaît du passé » (265) mais simplement, pariant sur la perfectibilité, travailler à « l'amélioration de la race humaine » (266). Acceptant sur ce point sans réserve l'héritage des Lumières, Palluel et ses coadjuteurs poursuivent leur œuvre de (ré)conciliation des temps et, au moment de toucher aux Droits de l'homme, entendent, eux aussi, s'adresser à l'universalité de l'humanité, plus largement même que ne l'a fait la Révolution quand Montarcy invite à redécouvrir « le lien des générations, leur solidarité entre elles et le cousinage, pour ne pas user encore du beau mot de fraternité si galvaudé, le cousinage de tous ! » (266-267)

Bon rhétoricien, par son tour de passe-passe lexical, il évince l'humanisme révolutionnaire en en appelant à une « grande famille des hommes »³⁰ liée par des rapports endogamiques qui n'est pas sans renouer avec la communauté des chrétiens. C'est au sens propre que ces promoteurs de la

³⁰ Pour reprendre le titre d'une section des *Mythologies* (1957) de R. Barthes.

réaction affichent un paternalisme qui leur tient lieu de programme social, leur fibre sociale ne dépassant pas la cellule familiale, fief de toutes les idéologies conservatrices. Si Balzac, par la bouche du duc de Chaulieu, avait prévenu : « Sais-tu mon enfant, quels sont les effets les plus destructifs de la Révolution ? Tu ne t'en douterais jamais. En coupant la tête à Louis XVI, la Révolution a coupé la tête à tous les pères de famille. Il n'y a plus de famille aujourd'hui, il n'y a plus que des individus »³¹, c'est sa lecture croisée prenant en compte à la fois les changements politiques intervenus avec la Révolution et l'évolution induite des mœurs et des mentalités dans laquelle se coule Robida pour porter condamnation de la France révolutionnée et, partant, de ce XIX^e siècle qui, contrairement à la suite des générations qui viennent, en rangs serrés, afficher leur « solidarité » (267), « ne relève que de lui-même », « ne reçoit l'impulsion d'aucun aïeul » parce que, « fils d'une idée », « le dix-neuvième siècle a une mère auguste, la Révolution française.. [...] Le dix-neuvième siècle a pour famille lui-même et lui seul. Il est de sa nature révolutionnaire de se passer d'ancêtres »³².

Le point de non-retour

222

Dès lors, la suite se passe aussi de commentaire, une telle genèse appelant ou une apocalypse, à laquelle inviteront expressément les penseurs contre-révolutionnaires, ou, de manière moins drastique, une involution à la manière de celle qu'imagine Robida dans *L'Horloge des siècles* :

Vraiment ce XIX^e siècle, avec ses brusques orientations ou désorientations, ses changements si rapides en tout, mœurs ou politiques, habitudes ou conditions de la vie, ce siècle convulsif, tout de passion et de folie, qui fit le tour des idées et dont le cœur finit par se pétrifier à peu près en un lamentable et grossier matérialisme, ce siècle marquait bien la fin d'un âge de l'humanité, d'une ère après laquelle, toutes espérances déçues, toutes illusions mortes, il n'y avait plus rien de mieux à faire qu'à revenir sur ses pas (274).

Bien dans le ton dont Léon Daudet usera pour portraiturer *Le stupide XIX^e siècle* (1922), cette diatribe pose, ainsi que Balzac l'avancait dans *Illusions perdues*, le XIX^e siècle comme un siècle conclusif – « Le XVIII^e siècle a tout mis en question, le XIX^e est chargé de conclure » –, mais tout autrement que Balzac ne l'entendait.

³¹ H. de Balzac, *Les Mémoires de deux jeunes mariées*, in A. Béguin et J. A. Ducourneau (éd.), *Œuvres complètes*, Le club français du Livre, 1962, II, p. 50.

³² V. Hugo, *William Shakespeare...*, p. 431.

Entre positions contre-révolutionnaires et imaginaire décadent, affronté à ses propres limites idéologiques pour penser un monde emballé, Robida croit trouver une issue aux contradictions qui l'étreignent en entreprenant ses propres *Mémoires d'outre-tombe*. Oubliant simplement cet avertissement partout prodigué par Chateaubriand : « les siècles ne rétrogradent point »³³. Et ce jusque dans les *Mémoires* : « L'immobilité politique est impossible ; force est d'avancer avec l'intelligence humaine. Respectons la majesté du temps ; contemplons avec vénération les siècles écoulés, rendus sacrés par la mémoire et les vestiges de nos pères ; toutefois n'essayons pas de rétrograder vers eux, car ils n'ont plus rien de notre nature réelle, et si nous prétendions les saisir, ils s'évanouiraient »³⁴.

Bibliographie

- Amalvi, Christian, « "Labourage et pâturages sont les mamelles de la France" : le mythe scolaire de Sully, de la Troisième à la Cinquième République », *Tréma*, 12-13, 1997, p. 143-154
- Arendt, Hannah, *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard, « Folio », 1972
- Balzac, Honoré (de), *Les Mémoires de deux jeunes mariées*, in Albert Béguin et Jean A. Ducourneau (éd.), *Œuvres complètes*, Le club français du Livre, 1962, t. II
- Barthes, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957
- Becquemont, Daniel, « Une régression épistémologique : le "darwinisme social" », *Espaces Temps*, 84-86, 2004
- Chateaubriand, François-René (de), *Œuvres complètes*, vol. XI : *Mélanges historiques suivis des mélanges politiques*, Penaud Frères, 1849
- Chateaubriand, François-René (de), *Mémoires d'outre-tombe*, Pierre Clarac (éd.), Paris, Le Livre de Poche, vol. 1, 1978
- Crosby, Alfred W., *The Columbian Exchange*, Westport CT, Greenwood Publishing Group, 1972
- Documents préparatoires de Germinal*, BnF, NAF 10307, f° 402
- Foessel, Michaël, « La raison de l'apocalypse », *Penser la catastrophe*, *Critique*, n° 783-784, 2012, p. 666-676
- Guizot, François, *Histoire parlementaire de France. Recueil complet des discours prononcés dans les Chambres de 1819 à 1848 par M. Guizot*, t. II, Paris, Michel Lévy frères, 1863
- Hartog, François, *Régime d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003
- Hugo, Victor, *Paris Guide par les principaux écrivains et artistes de la France*, première partie : *La Science – L'Art*, Paris-Bruxelles, Leipzig, Livourne, Lacroix, Verboeckhoven et cie, 1867
- Hugo, Victor, *William Shakespeare*, in *Œuvres complètes*, *Critique*, Paris, Robert Laffont, 1985

³³ F.-R. de Chateaubriand, 7 août 1819, *Œuvres complètes*, vol. X : *Politique. Opinions et discours suivis de la Polémique*, Penaud Frères, 1849, p. 409.

³⁴ F.-R. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, P. Clarac (éd.), Paris, Le Livre de Poche, vol. 1, 1978, p. 304.

- Lamartine, Alphonse (de), *Œuvres complètes de Lamartine, Mémoires politiques*, II, t. 38, Paris, Chez l'Auteur, 1863
- Legallois, Dominique, « Incidence énonciative des adjectifs *vrai* et *véritable* en antéposition nominale », *Langue française*, 136, 2002, p. 46-59
- Malthus, Thomas, *Essai sur le principe de population*, Paris, Guillaumin et cie, 1852
- Mann, Charles C., « Comment Christophe Colomb a inventé la mondialisation », *Le Nouvel Observateur*, 20 février 2013
- Paquot, Thierry, « Paris 1900. Le Palais de l'électricité », *Les Cahiers de médiologie*, n° 10, 2002/2
- Robida, Albert, *L'Horloge des siècles*, Paris, Félix Juven, 1902
- Verne, Jules, *En Magellanie*, Bibliothèque électronique du Québec, « À tous les vents », vol. 1342
- Verne, Jules, *Paris au XX^e siècle*, Paris, Le Livre de Poche, 1996
- Zola, Émile, *Correspondance*, t. V, Montréal / Paris, Presses de l'Université de Montréal & CNRS Éditions, 1978

Notice bio-bibliographique

Laure Lévêque est professeur de littérature française à l'Université de Toulon. Elle travaille sur l'écriture de l'histoire dans le long XIX^e siècle et s'intéresse notamment à la part des élaborations imaginaires et idéologiques dans la transmission et la construction des référents culturels, aux recompositions symboliques qui travaillent l'imaginaire des sociétés et les idéologies du pouvoir et à la sélection des composantes appelées à former le fonds d'une culture commune. Spécialiste des rapports entre littérature et histoire comme entre littérature et politique, elle s'intéresse à l'écriture des conflits, aux rapports de domination et à la négociation d'une vulgate entre culture dominante et culture dominée. Elle est notamment l'auteur de *Le Roman de l'histoire* (L'Harmattan, 2001), *Penser la nation, mémoire et imaginaire en révolutions* (L'Harmattan, 2011), *Jules Verne, un lanceur d'alerte dans le meilleur des mondes* (L'Harmattan, 2019) et, avec Monique Clavel-Lévêque, de *Rome et l'histoire. Quand le mythe fait écran* (L'Harmattan, 2017).